

## Études d'histoire religieuse



Serge Gagnon, *De l'oralité à l'écriture - Le manuel de français à l'école primaire 1830-1900*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 1999, 236 p.

Michel Allard

Volume 66, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006830ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006830ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Allard, M. (2000). Compte rendu de [Serge Gagnon, *De l'oralité à l'écriture - Le manuel de français à l'école primaire 1830-1900*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 1999, 236 p.] *Études d'histoire religieuse*, 66, 129-132.  
<https://doi.org/10.7202/1006830ar>

avec des notices qui ne dépassent pas une page. Des cartes fort utiles sont insérées au début du volume.

Dans les deux ouvrages, on a placé des encadrés, documents originaux, récits primitifs, qui ne manquent pas d'intérêt. Également, plusieurs photographies, notamment dans le tome 2, mais les photos présentées correspondent rarement aux périodes couvertes. Le premier tome plaira à la corporation historique; le second plaira aux anciennes. Il ne reste qu'à souhaiter que le troisième tome présente plus fermement le cadre contextuel global qui permettra de mieux comprendre l'histoire du développement de cette importante congrégation féminine québécoise.

Micheline Dumont,  
Université de Sherbrooke.

\* \* \*

Serge Gagnon, *De l'oralité à l'écriture – Le manuel de français à l'école primaire 1830-1900*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 1999, 236 p.

Quelle richesse! Voilà la première remarque que spontanément nous formulons à la lecture de l'ouvrage du professeur Gagnon. Richesse, dirions-nous, de son objet de recherche: le manuel de lecture et richesse, ajouterions-nous, de son apport à l'étude de l'histoire sociale du Québec au dix-neuvième siècle. Car, il faut le reconnaître, l'ouvrage de Gagnon transcende celle du manuel voire celle de l'éducation pour rejoindre l'histoire sociale plus spécifiquement celle de la mentalité québécoise et des valeurs qui la sous-tendent. Car, souligne-t-il pertinemment, «Les cours de langue maternelle sont un moyen d'inculquer ou de renforcer des valeurs communes, voire un projet de société transmis à la relève». (p. 10). En définitive, c'est ce projet de société qu'il importe de cerner. À cet égard, Gagnon a choisi d'étudier les manuels de lecture qui furent en usage dans les écoles publiques francophones du Québec depuis 1830, soit au lendemain de la création des écoles de fabrique et celles des syndics, jusqu'à la fin du siècle. Période qui correspond à la gestation et à la mise en place d'un véritable système d'écoles publiques et période qui fut marquée, rappelons-le, par des événements politiques importants et par une transformation graduelle de la société canadienne française à prédominance agricole et rurale en une société urbaine et industrielle.

Il importe de souligner que l'enseignement de la langue maternelle occupe entre 1830 et 1900 une place importante dans les programmes d'études des écoles publiques du Québec. Seulement trois matières à savoir: la lecture, l'écriture et l'arithmétique sont mentionnées dans toutes les lois scolaires votées entre 1831 et 1879 qui se rapportent directement ou indirectement

tement au contenu des programmes d'études. Quant à la religion, elle n'apparaîtra de fait comme matière autonome dans le libellé des programmes qu'en 1878. Lorsque le comité catholique du conseil de l'instruction publique adopte en 1879 une première distribution horaire des matières scolaires, l'enseignement de la langue maternelle occupe près du tiers de l'horaire soit un temps beaucoup plus considérable, comme le souligne Gagnon, que le catéchisme et les autres matières à connotation religieuse comme l'histoire sainte ou celle de l'Église. (p. 9). On comprend alors l'importance accordée à l'enseignement de la langue maternelle dans les programmes d'études et l'intérêt d'étudier les manuels relatifs à cette matière.

Après avoir esquissé à grands traits l'évolution de l'école publique québécoise au dix-neuvième siècle (chap. 1) et avoir fourni quelques indications générales quant aux auteurs de manuel, aux procédures d'adoption et aux principales méthodes d'enseignement (chap. 2), le professeur Gagnon se livre à une analyse systématique et critique des manuels en usage en tenant compte d'une double typologie. Une première ayant trait au genre d'ouvrages regroupe le livre d'initiation, l'abécédaire, l'abécédaire-syllabaire ou le premier livre ses enfants et le livre de lecture; une seconde catégorise les auteurs selon qu'ils soient laïcs ou religieux.

L'auteur procède par analyse qualitative. Il n'utilise pas une grille commune qui lui aurait permis de quantifier les résultats car affirme-il avec justesse: «Les abécédaires-syllabaires comme les manuels de lecture présentent des structures et des contenus si hétérogènes qu'ils rendraient inopérants les procédés de l'histoire sérielle». (p. 13-14). Il résulte une série d'analyses qui s'entrecroisent et se juxtaposent. Si l'ouvrage y gagne en nuances et en tons, il s'avère toutefois difficile de procéder à des généralisations et à des synthèses. La facture de l'ouvrage incite davantage à faire part de quelques réflexions suscitées par sa lecture plutôt que de tenter de rédiger un résumé commenté et forcément incomplet.

Au premier abord, on ne peut qu'être frappé des multiples finalités que l'on assigne aux manuels de français, langue maternelle. Ils se destinent autant sinon plus à l'éducation religieuse qu'elle soit de l'ordre de la morale ou du dogme qu'à l'apprentissage de la langue. Mais plus est, les manuels servent aussi à l'enseignement de notions d'hygiène personnelle et publique, d'étiquette ainsi que d'un savoir-faire technique comme la connaissance de la nature. Plusieurs matières scolaires dont l'arithmétique y trouvent plus ou moins leur compte. En d'autres termes, les auteurs de manuels procèdent, avant que l'expression ne devienne populaire dans les années 1970-1980, à l'intégration des matières du programme d'études (voir par exemple *L'alphabet ou syllabaire gradué* de Lacasse p. 87). Bref, l'apprentissage de la lecture apparaît comme un prétexte pour introduire

d'autres connaissances. On ne saurait mieux démontrer le caractère instrumental de cette matière neutre en soi mais teintée par le contenu que l'on veut bien y insérer. On peut apprendre à lire dans n'importe quel livre. L'apprentissage des signes n'est pas tributaire d'un contenu déterminé. Tout peut être prétexte à la compréhension des signes. En somme, les manuels d'apprentissage à la lecture peuvent être considérés comme de véritables fourre-tout. On comprend alors que, dans le cas qui nous occupe, on peut d'un même souffle poursuivre à la fois des finalités diverses. «Il est indéniable, note Gagnon, que la littérature scolaire a pour principal objectif de moraliser; on doit toutefois reconnaître ses fonctions subsidiaires» (p. 201) dont l'apprentissage de l'hygiène, de la bienséance et de savoirs techniques comme nous l'avons déjà souligné. Malgré cette ouverture vers d'autres matières, il apparaît à la lecture de l'ouvrage de Gagnon que l'enseignement religieux demeure la première source et le principal pourvoyeur de contenu. Toutefois, l'enseignement évolue au fil des manuels. Si les premiers livres d'initiation se départagent difficilement du catéchisme (p. 79), les manuels se détachent peu à peu du dogme, ou du moins lui réservent une place moins importante tout en diffusant «... avec plus d'insistance un message strictement religieux». (p. 195). Ils se concentrent sur la morale qui en étant d'abord d'inspiration chrétienne deviendra chez certains auteurs, comme Montpetit, un amalgame «de morale religieuse et d'idéologie bourgeoise» (p. 197), ou s'attardant, comme chez leurs auteurs congréganistes «... aux éléments du *credo* catholique». (p. 199).

Notons aussi que le concept même de manuel évolue. Dans les années 30, il ne se départage guère du catéchisme, s'adresse indistinctement aux adultes et aux enfants, sert surtout aux maîtres et n'est pas nécessairement placé dans les mains des apprenants. Peu à peu, il se transforme. On l'adresse aux débutants, on gradue les difficultés (p. 86), on peaufine les méthodes afin que le manuel supporte l'enfant dans son passage: «... de l'oralité à l'écriture» (p. 100), on ajoute une illustration abondante (p. 112). Tant et si bien qu'à partir de 1870: «les débats sur les contenus portent déjà moins sur l'idéologie que sur la pédagogie» (p. 143).

Les auteurs de manuel prennent progressivement conscience que «... l'enfant possède une psychologie cognitive et affective imposant des exigences particulières aux auteurs de littérature didactique». (p. 201) Bref, une meilleure connaissance ou plutôt la reconnaissance des enfants en tant qu'êtres distincts des adultes mais non à titre d'adultes imparfaits influence le contenu et la facture des manuels de lecture. On peut affirmer que le manuel devient peu à peu un genre littéraire distinct qui possède ses propres caractéristiques.

Enfin, si les premiers manuels ne se retrouvent pas dans les mains de tous les élèves et sont utilisés au même titre que d'autres moyens destinés à

l'enseignement collectif (chap. 3), ils deviennent peu à peu un moyen privilégié d'apprentissage à la fois individuel et collectif.

Bref, les manuels se rapprochent d'une définition et d'une facture qui nous sont familières c'est-à-dire d'un livre destiné à faciliter aux élèves l'apprentissage d'un contenu.

L'étude de Gagnon illustre que l'histoire de l'éducation ne saurait se réduire à l'évolution législative ainsi qu'aux structures administratives de l'organisation scolaire. Il importe de connaître le contenu de l'enseignement dispensé dans la salle de cours pour pouvoir, par la suite, cerner les valeurs transmises par l'école. À cet égard, le manuel, comme le démontre Gagnon, s'avère un instrument privilégié pour connaître le contenu de l'enseignement dispensé et, ce partant, la société québécoise du dix-neuvième siècle. Nous lui savons gré de sa contribution.

Michel Allard, professeur,  
Département des sciences de l'éducation,  
Université du Québec à Montréal.

\* \* \*

*Le renouveau de l'art religieux au Québec – 1930-1965*, Québec, Musée du Québec, 1999, 102 p.

Dans les années précédant Vatican II, le Québec, inspiré par ce qui se faisait en France, a connu un renouveau de l'art d'église plus important qu'il n'a paru. Ce mouvement voulait tirer parti des acquis de l'art et de la technique modernes pour les appliquer aux nécessités du culte. Il était caractérisé par l'abandon de la grandiloquence et du vérisme en art – genre décors d'opéra encouragé par un certain mercantilisme – au profit d'un retour à l'essentiel.

Du 11 mars au 17 octobre 1999, le Musée du Québec tenait une exposition sur le sujet. A cette occasion, il publiait un petit catalogue fort bien trousseé comprenant la liste annotée de la centaine d'oeuvres exposées, des illustrations-couleurs couvrant environ la moitié des exhibits et un texte de Ginette Laroche explorant cette contrée peu fréquentée du patrimoine québécois.

L'exposition rassemblait une trentaine d'artistes dont la plupart sont aussi méconnus que leurs oeuvres. Ces artistes croyaient à l'intégration des beaux-arts. Ils ne craignaient pas de faire appel aux différents métiers d'art pourvu que soit sauf ce bonheur discret qu'est l'harmonie.

Par souci d'authenticité, ils préféraient utiliser les matériaux bruts, furent-ils jugés moins «nobles», plutôt que de donner dans l'imitation somptuaire mais fausse. Ainsi, le sculpteur revient à la taille directe, le verrier à